

Le Poème des poèmes

Comment oublier le jour où Marie de Magdala au lieu d'inonder de parfum le Messie se mit à lui chanter le cantique sacré où apparaît Salomon, équitable roi de justice et polygame insatiable ? En pinçant les cordes mélodieuses, la jeune femme ne mettait pas moins de conviction dans la partie de l'amoureux que dans celle de l'amoureuse, mais chaque fois qu'intervenait la Sulamite elle relevait la tête et regardait Jésus droit dans les yeux. Celui-ci, qui connaissait certains psaumes et certains proverbes, était toujours ému quand il entendait le Poème des poèmes. Ce jour-là, Marie de Magdala s'était embellie de pendants, de globules d'argent et de colliers. Quand elle chantait : « Je l'ai cherché sur ma couche et ne l'ai point trouvé », il y avait dans sa voix et dans ses yeux, une telle tristesse que Jésus se sentait pris de pitié. En revanche, il avait un très léger sourire (ce que ses apôtres n'ont jamais vu) lorsque le Poème, de façon incongrue, comparait les cheveux de la bien-aimée à des troupeaux de chèvres sur les pentes du Galaad et les dents à un troupeau de brebis à tondre qui remontent du bain. Il ne voyait alors ni les cheveux ni la bouche de Marie de Magdala, et s'imaginait avec tous ses disciples dans un paysage de Palestine. Il regardait la chanteuse comme on regarde quand on se voit ailleurs.

Peu de temps auparavant, il écoutait ce poème assis à une table de banquet aux noces de Cana. Le père de la mariée avait voulu pour sa fille une fête inoubliable. Il n'avait pas reculé devant la dépense et les invités étaient peut-être trop nombreux. Il avait même engagé un couple célèbre pour charmer l'assistance avec le Poème des poèmes. Le chanteur était assez âgé, la chanteuse n'était plus jeune mais ils avaient une voix admirable et tous les invités en les écoutant se

croyaient dans les bras de l'être aimé. Quand le chanteur célébrait les amours plus délicieuses que le vin, auquel il comparait aussi les discours exquis, les invités vidaient leur coupe comme un philtre d'amour. Et quand la chanteuse s'écriait : « Soutenez-moi avec des gâteaux de raisins, ranimez-moi avec des pommes car je suis malade d'amour », tous se mettaient à rire et les hommes offraient une grappe de raisin à leur compagne qui les gratifiaient d'un regard langoureux. Les chanteurs s'interrompirent en voyant les domestiques faire de grands signes au maître de maison. Le serviteur vint parler à l'oreille de son maître qui eut un air épouvanté. Sans entendre ce qui était dit, Jésus devina l'étendue de la catastrophe. Encouragés par le cantique, les convives avaient trop bu et le vin manquait. On a parlé aussi d'une pénurie de pains, c'était pour qu'on ne croie pas qu'il s'agissait d'un banquet d'ivrognes. Avec la transformation de l'eau en vin, Jésus rétablit le cours normal des choses. Les invités se remirent allègrement à boire en écoutant les chanteurs. Comment interprétaient-ils les paroles de la Sulamite quand elle chantait : « Que mon bien-aimé entre dans son jardin et qu'il en goûte les fruits délicieux » ? La jeune fille pouvait être elle-même le verger du bien aimé et l'on regardait la table du banquet couverte de fruits dans l'attente d'une métamorphose. Quelques millénaires plus tard, celui-ci se réalisa dans un banquet surréaliste. Hommes et femmes se sentaient concernés en entendant : « Buvez, enivrez-vous mes bien-aimés, buvez, mangez, amis, enivrez-vous, mes bien-aimés ». Jésus avait en face de lui une jeune fille qui le regardait si intensément qu'on aurait dit que c'était elle qui chantait le Poème. Elle était belle comme un ange et Jésus savait que ce n'était pas une ruse du Démon. Sans avoir la fragilité de l'innocence, elle avait la toute puissance de la pureté. Ce qu'elle chantait la bouche close ne s'entendait pas avec les oreilles, mais avec le cœur. Quand la chanteuse disait qu'elle voulait conduire le bien-aimé dans la maison de sa mère, Jésus pensait à l'archange qui avait salué Marie. Comme la part divine en lui voyait les choses invisibles, il se demandait si le siège en face de lui était vraiment occupé et si ce n'était pas la place vide réservé au mendiant qui peut à tout instant frapper à la porte des gens heureux.

Tout à coup, la part humaine de Jésus entendit distinctement : « J'ai ôté ma tunique comment la remettrai-je ? » et il sortit de sa rêverie pour se retrouver devant Marie de Magdala qui n'avait pas cessé de chanter et qui gardait une présence très charnelle. Est-ce bien le Livre sacré qui faisait dire sur un fond de musique angélique : « Je

me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé. De mes mains a dégoutté la myrrhe. Sur mes doigts la myrrhe vierge sur la poignée du verrou ». Hélas ! la porte ouverte, l'amoureuse ne voyait que le dos du bien-aimé qui s'enfuyait. Cette déconvenue semblait contredite par ce que Marie chantait ensuite : « Mon bien-aimé a passé la main dans la fente et mes entrailles ont frémi » alors Jésus se leva brusquement et, comme le bien-aimé, il tourna le dos à Marie et s'apprêtait à partir. Sur le seuil de la porte, la voix de la chanteuse l'arrêta : « Les gardes m'ont frappée, m'ont blessée, m'ont enlevé mon manteau ». Jésus éprouva une immense pitié pour celle qui, dans sa hâte à le poursuivre n'avait mis qu'un manteau sur elle et risquait d'être outragée. Comme s'il confondait Marie et la Sulamite, Jésus revint s'asseoir devant la chanteuse. Elle célébrait maintenant la beauté du bien-aimé : « Ses boucles sont des palmes noires comme le corbeau, ses yeux sont des colombes au bord des cours d'eau baignant dans le lait, son ventre est de l'ivoire recouvert de saphirs ». Jésus fut frappé davantage par le portrait de la bien-aimée. « La courbe de ses flancs a la beauté d'un collier, ses seins sont des grappes de raisin, son nombril une coupe enivrante, son ventre du froment environné de lis ». L'homme dans Jésus faiblissait dangereusement et il ne retrouva son calme qu'en entendant Marie chanter : « Que ne m'es-tu un frère allaité au sein de ma mère, te rencontrant dehors, je pourrais t'embrasser sans que l'on me méprise ». L'homme Dieu se sentit rayonnant dans cet amour fraternel qui devrait réunir toute l'humanité. Déjà, Marie de Magdala reprenait : « Je te ferais boire un vin parfumé de liqueur de grenade » comme pour enivrer celui qu'elle conduirait ensuite sur sa couche. Elle chantait : « Son bras gauche sous ma tête et sa droite m'étreint ». Jésus ferma les yeux pour chasser cette vision tandis que Marie chantait : « Filles de Jérusalem ne réveillez pas mon amour avant l'heure de son bon plaisir ». Ce bien-aimé n'était plus dans la maison de la Sulamite mais c'est lui-même qui réveillait son amoureuse sous le pommier où sa mère l'avait conçu. Comment Jésus aurait-il pu nier : « Car l'amour est fort comme la mort » en répétant aussi les paroles de la Sulamite comparant les traits du bien-aimé aux feux de Yawé. L'homme dieu se sentait directement visé quand Marie rappelait la puissance de la passion : « Les grandes eaux ne pourraient éteindre l'amour ni les fleuves le submerger ? » Mais pourquoi la belle Libanaise conseillait-elle au bien-aimé de s'enfuir comme une gazelle ou un faon sur les pentes de la montagne ? Le berger craignait-il une jalousie royale, celle de Salomon peut-être, aux soixante femmes, aux

quatre-vingt concubines et aux jeunes filles sans nombre ? Emu jusqu'aux larmes, Jésus dit à Marie : « Non, je ne te fuirai pas et tu me verras après ma mort comme tu me vois maintenant ». Aussitôt, la chanteuse, abandonnant son instrument, se précipita aux pieds du véritable bien-aimé pour lui faire de nouveau l'hommage caressant de sa longue chevelure.

Extrait de *Retour aux sources*, inédit, 2008